

Avant-propos

*Frères humains qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous mercis*¹.

Il suffirait de modifier un peu le premier vers, de n'en changer qu'un mot pour y entendre la prière d'un animal : *Frères humains qui avec nous vivez...* La strophe alors prendrait un autre sens, mais non exclusif du premier. Car, enfin, le vocable « humanité » se tourmente de deux acceptions : le *genre humain*, mais aussi la *bonté* qu'aucune limite ne restreint. C'est au cœur de cette ambiguïté sémantique que j'ai abrité les pages qui suivent.

Six des sept chapitres qu'on lira ici ont été écrits après la parution du *Silence des bêtes*², et ce qui touche à l'ouvrage posthume de Derrida est inédit. J'ai librement modifié ou complété ces textes, issus soit de conférences ou de communications, soit de contributions à des ouvrages collectifs ou à

1. François Villon, *La Ballade des pendus*.

2. Élisabeth de Fontenay, *Le Silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, 1998.

Sans offenser le genre humain

des revues. Si tous ces chapitres sont hantés par « la terrible césure de l'acte de naissance¹ », qui lie *spécialement* tous les hommes à certaines bêtes, ils adoptent bien entendu des tons bien différents. Ce n'est pas en effet avec les mêmes accents qu'on parle devant un grand public de cruauté envers les bêtes et qu'on évoque, pour les membres d'une société de philosophie, trois épisodes de moindre muflerie envers les animaux dans l'histoire de la raison. Ou, pour prendre encore un exemple, une chose est de s'autoriser une grande colère à propos des arts dits biologiques, autre chose d'analyser les abominations racistes de l'animalisation.

Dans *Le Silence des bêtes*, j'avais porté une attention soutenue à cette épreuve décisive de l'identité et de l'altérité, que la relève d'un philosophème équivoque, l'*animal*, faisait subir non seulement à l'humanisme métaphysique mais à la tradition de la philosophie occidentale dans son ensemble. Dans cette traversée s'expérimentait une lecture de l'histoire de la philosophie, qui se voulait différente : une déconstruction placée sous le signe d'un animal borgésien, le *boofus Bird*, « oiseau qui construit son nid à l'envers et qui vole en arrière, car il ne se soucie pas de savoir où il va mais d'où il vient² ». La question animale était alors « de physique, de morale et de poétique³ ». Dans les pages qui suivent, orientées plutôt vers l'avenir, elle se change en question de physique, de morale *et de politique*.

Le centre de gravité s'est déplacé parce qu'il devenait inévitable, après coup, d'affronter la question dite de la diffé-

1. Sigmund Freud, *Inhibition, symptôme, angoisse*, Paris, PUF, 1951, chap. 2, p. 10, et chap. 8, p. 61.

2. Jorge Luis Borges, *Manuel de zoologie fantastique*, trad. G. Estrada et Y. Péneau, Paris, Julliard, 1969, p. 89.

3. Denis Diderot, *Le Rêve de d'Alembert*, « Suite de l'entretien ».

Avant-propos

rence zoo-anthropologique, celle que je n'avais à dessein pas traitée. Il a fallu donc rendre des comptes à ce sujet sans pour autant faire machine arrière, je veux dire sans renier le parti des animaux. Mais comment alors ne pas se laisser rattraper par le *propre de l'homme*, ce catéchisme métaphysique, inutile aux humains et nuisible aux bêtes, que je n'avais eu de cesse, à mon tour, de déconstruire ? Et, à l'inverse, comment éviter au matérialisme de glisser dans les dérives continuistes, naturalistes, positivistes, réductionnistes, physicalistes, éliminativistes ? Je me suis souvent dit que si ces tentatives suscitaient – et tout particulièrement le programme de *naturalisation de l'esprit* – un si profond rejet de ma part, c'est qu'une certaine pensée de l'exception humaine ne m'était pas étrangère et qu'il faudrait un jour m'en expliquer.

Aussi la suite de ces chapitres se rythme-t-elle au gré des oscillations d'une inquiétude, de cette *Unruhe* que Leibniz comparait au battement de l'horloge. Je ne cesse de persévérer dans une réclamation en faveur des animaux, dans un rappel de leur parenté avec nous et de notre iniquité envers eux, mais en essayant de mieux faire entendre une basse continue qui n'a jamais cessé de soutenir mon propos et dont le phrasé monotone dessine un humanisme à la fois intraitable et vide de toute détermination.

C'est pourquoi, s'il arrive que, mise au pied du mur, je suggère de reconnaître certaines singularités de la réalité humaine, c'est d'abord pour calmer le jeu en éveillant, chez des êtres que je n'accepterai jamais de définir comme *animaux humains*, la responsabilité mystérieuse d'une bonne volonté envers les bêtes. Celle qu'évoque Rimbaud quand il écrit énigmatiquement : « Voleur de feu, chargé de l'humanité des animaux mêmes. »